

NOTES POUR UN CHAPEAU QUI SERAIT PORTRAITS

MAZZOCCHIO

Il se couvrit de son portrait, elle regarda son regard se figer avant de devenir de glass (*La Mariée mise... /... voir un liquide à travers les vitres [occhio]*).

De toute mes force, chaque bout serré étroitement dans la main, glissant malgré la pression des doigts blanchis aux jointures, il fallait serrer pour rapprocher les deux bords. Laçage imparfait, toujours susceptible d'enserrer entre ses mâchoires un pli de la chair moite, épaisse, du dos rebelle au carcan: alors reprendre méticuleusement, œillet par œillet, en commençant par le haut. Puis ce fut mon tour, accidentellement ouverte au ventre puis recousue. À chaque point un éclatement, une déchirure: dans la chair trop fragile le fil arrache des bribes et creuse à l'écoulement ses suintants orifices.

MAZZOCCHIO

Le corset le corps c'est le corset le dénuement, la peur:

Odyssée chant V v. 297:

Alors les genoux et le cœur d'Ulysse se délièrent...

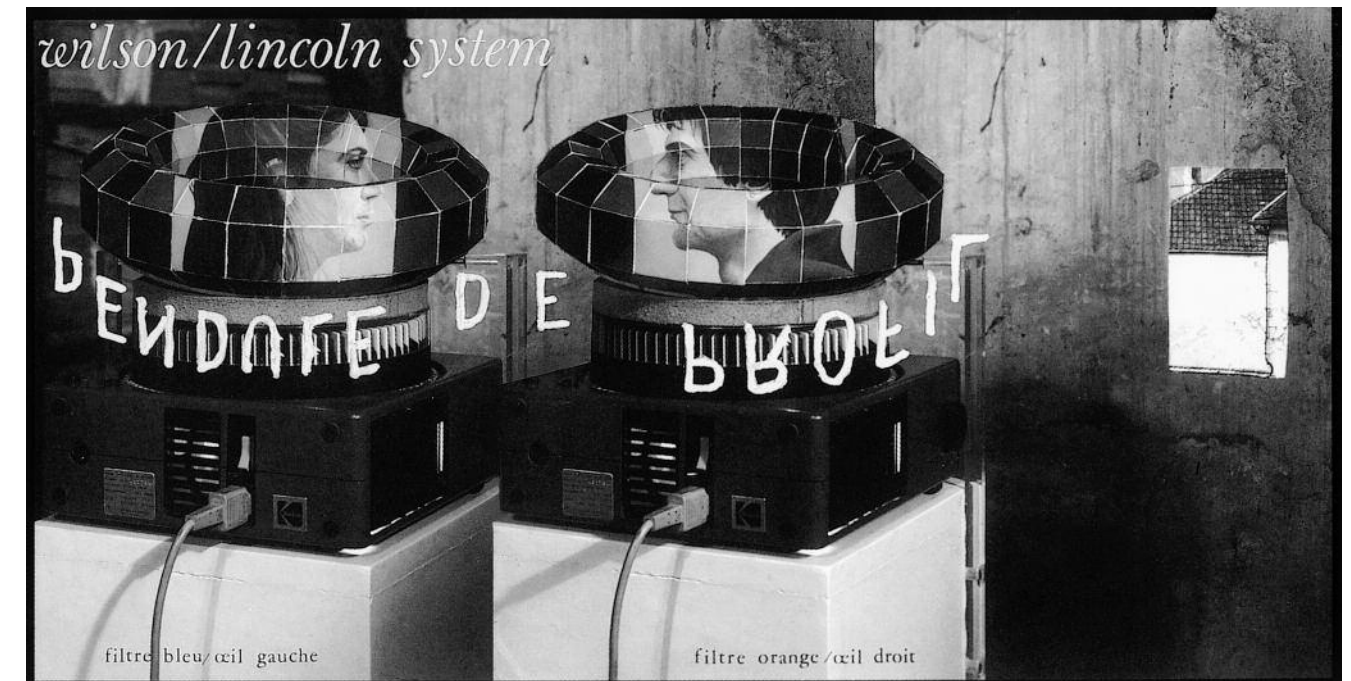
Nœuds, soufflets, articulations, écailles,

La maison comme une coquille d'escargot, énigmatique avec ses murs percés jusqu'à la couche de plâtre laissant invisible la trace. Le silence. On entendait de l'autre côté les bruits. Il devait y en avoir partout, posés selon un ordre incompréhensible parce que venu d'en haut. Tous ce fils à l'intérieur, dans l'épaisseur des murs devenus aussi fragiles que des croûtes de peinture amalgamées à du plâtre. Une texture. Un entre-lacs. Un filtre capable d'absorber les informations, les plaintes, les cris, les pensées, un souffle.

Serré à la gorge – cerclé – On pouvait à force de concentration et d'immobilité voir les failles, les lézardes, préfiguration de l'effondrement. Pierres de taille posées dans l'ordre de la construction. Épaisseur massive, compacte fragilité de l'apparente solidité soutenue de soufflets mobiles, ailes nymphoïdes pour une lente respiration. On pouvait à force de concentration et d'immobilité voir les failles, les lézardes, préfiguration de l'effondrement. Respiration suspendue. Elle, en bas, porte ouverte et l'escalier à carreaux blancs petits – le noir – panne d'électricité – la rue – les gens – les poubelles – ils fouillent, ils ne trouvent rien, ils ne cherchent rien et c'est ce qu'ils trouvent – rien – Des bouts de toile taillés, des ceintures de robe, tout noué bout à bout pour jouer à l'escalade, le pied de l'un attaché au pied de l'autre – un jeu pour pouvoir remonter l'escalier labyrinthique sans se séparer, se perdre – encordés, encerclés. Le monstre taureau homme – au centre, la tête à l'intérieur de la boucle coulant sur le nœud, sa po-tence.

Un fil tenu suivi pas à pas, touché des doigts, frotté aux vêtements tissés eux-mêmes, taillés, suivi jusqu'au bout. Dans l'intervalle, la frivolité insouciant. Il passe d'un doigt à l'autre, plié sur lui-même, souple se noue, dédoublement d'une seule surface – tresse – résistance perceptible à la peau de sa fluidité translucide. Il mène où se sait la vérité hideuse, absurde, inhumaine entre ses voiles. Telle la mouche offerte au regards dans le prisme de verre, enfermée s'affole, et signe de son vol sa mort, plusieurs fois reproduite – trajectoire brisée aux points où son aile se heurte – et qui peut dire le secret imprimé dans sa chair de ces mots dont on ignore le nom.

Claude et Jean Sabrier

Jean SABRIER
spirales et car(r)ousels

Un projecteur Kodak carousel sert de socle au portrait de Joan et Michel; à chaque demi-tour du carousel, un de ces deux visages est visible à partir d'un point défini dans l'espace de la galerie par un petit cadre de plexiglas vide, fixé sur une tige. Proche de ce petit cadre, une reproduction du *Portillon* de Dürer est fixée au mur.

Le mazzocchio Mendès France est suspendu au mur, il est fait de 192 facettes de bois qui sont articulées sur un soufflet en toile. Un laçage donne une certaine rigidité à l'objet et lui permet de se refermer, mais fermé il n'y aurait plus la possibilité de l'ouvrir.

J'ai fait ce portrait de Joan et Michel parce que ce sont des amis; Michel fait de la recherche en mathématiques, la confrontation de son savoir, de sa recherche, de sa spéculation sur la théorie des nœuds et de ce qui touche à la topologie, au laçage que j'opérais sur le mazzocchio était très amusante (stimulante).

Dans son *De prospectiva pingendi*, Piero della Francesca traite du mazzocchio comme devant déboucher sur la figure humaine, (il me plaît de le voir ainsi), et c'est l'homophonie des noms, mendès France – della Francesca, que je souhaitais sceller en me référant directement pour peindre ces portraits aux portraits de Federico de Montefeltro et de Battista Sforza conservés aux Offices.

Le mazzocchio posé sur le carousel est une restitution photographique de l'objet éclaté.

Je me sers d'un projecteur Kodak carousel pour rendre présent un autre carousel dans lequel pourrait se cacher un autoportrait

d'Antonin Artaud. À l'époque où Artaud écrit trois textes sur Uccello, il est évident qu'il ne connaît visuellement que très peu de tableaux de ce peintre; mais nous avons la preuve qu'il connaissait bien le Louvre, et c'est à partir des deux tableaux conservés au Louvre qu'Artaud écrira ces textes. Artaud s'identifie et identifie André Masson à Uccello. Il a besoin de *figures qui lui soient actuelles à lui en 1924* pour qu'*Uccello se pense en lui*. C'est peut-être une erreur de ma part, mais je me figure ces textes, et *l'homme au crâne en citron*, ainsi que *la langue dans l'ombre phosphoreuse des dents*, sont bien présents dans la peinture d'Uccello, *pris comme des mouches*, surtout *l'homme au crâne en citron* (sont-ce les mouches qui attirent les chevaux ou les chevaux qui attirent les mouches?).

De toute façon c'est le carousel qui entoure le mazzocchio de l'archet *au crâne en citron* de *La contre-attaque de Micheletto da Cotignola* exposée au Louvre, qui se trouvait dans la première installation de ce double portrait à la galerie Janus, confronté au carousel Kodak après avoir été ramené à 24 octogones formant le mazzocchio. Le temps, symbolisé par le nombre des *longues heures qui le couvre*, signe *auquel rien n'est demandé d'autre que le silence qui le précède et qui le suit*, était seulement ré-inscrit au travers des 80 diapositives qui remplissaient le panier du carousel. Elle cadraient et étaient projetées sur le carreau d'une fenêtre. Elles permettaient de remarquer ce qui s'était passé toute les 18 minutes dans le cadre de la fenêtre. Le carreau, d'abord transparent et permettant de voir l'extérieur, réfléchissait l'intérieur au fur et à mesure que le jour tombait.